III. Approches morales

A. La conscience morale

1. La « voix de la conscience »

La conscience morale, c'est cette « voix de la conscience » qui nous parle parfois, quand on s'apprête à faire quelque chose de mal. Les vignettes de *Tintin* qui montrent Milou partagé entre les recommandations de son ange et celles de son diable illustrent cette voix de la conscience qui nous indique, dans certaines situations critiques, notre devoir. La conscience morale désigne donc la conscience (connaissance) innée que nous aurions du bien et du mal.

Cette conscience morale se distingue nettement de la simple connaissance. Ainsi Rabelais a-t-il pu écrire : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

2. Conscience et conscience morale

La conscience morale est étroitement liée à la conscience au sens général de savoir sur soi, sur ce que l'on fait. En effet, la conscience (au sens de connaissance) est la condition de la conscience morale : pour savoir si ce que nous faisons est bien ou mal, il faut d'abord avoir conscience de ce que nous faisons. C'est en ce sens qu'on trait d'inconscient celui qui n'a pas conscience de ses actes et de leurs conséquences potentielles.

De manière plus générale et plus fondamentale encore, on peut considérer que c'est la conscience de l'homme qui fait de lui un être moral. C'est parce que l'homme a la capacité de prendre conscience des choses, de les penser et se les représenter, qu'il a une dignité supérieure à celles des simples objets. C'est en tout cas la thèse de nombreux philosophes[16], qui voient dans la pensée (ou conscience) la faculté divine qui élève l'homme au-dessus de tous les êtres qui en sont dépourvus. Pascal a exprimé cette thèse avec beauté :

> L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.
>
> (…) [P]ar l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends.

Fomesoutra.com ça soutra ! Docs à portée de main

Blaise Pascal, *Pensées* (1670), § 347-348

3. La conscience comme indépendance à l'égard de nos instincts

Nous avons vu que la conscience était le fondement de la morale, et qu'elle faisait la dignité de l'homme. Mais pourquoi cela et comment cela, plus précisément ? Quel est ce pouvoir de la conscience qui fait que nous sommes des êtres moraux ? En fait, la conscience comme connaissance ne suffit pas à faire de nous des êtres moraux. A cette capacité de connaître le bien et le mal, il faut ajouter la capacité de faire le bien plutôt que le mal, c'est-à-dire la capacité de nous libérer de nos instincts, d'agir indépendamment d'eux. Ce pouvoir mystérieux porte lui aussi le nom de « conscience ». Ce n'est pas une simple homonymie : comment peut-on, en effet, se détacher de ses instincts ? Essentiellement en opposant à l'intérêt immédiat de l'instinct un intérêt à plus long terme. C'est donc par la conscience des autres et de mon propre futur que je peux me rendre indépendant de mes tendances spontanées.

---

[16] On trouverait notamment cette thèse chez Aristote, Rousseau ou chez Kant.

Fomesoutra.com
ça soutra !
Docs à portée de main

Par exemple, si je trouve un portefeuille abandonné par terre dans la rue, mon désir spontané, instinctif, de richesse, me pousse à me l'approprier. Mais la conscience de l'intérêt d'autrui (du propriétaire, en l'occurrence) me tire vers une autre voie : apporter ce portefeuille au commissariat afin que son propriétaire le retrouve. Cette conscience morale peut aussi s'interpréter comme conscience de mon intérêt à long terme : c'est pour ne pas aller en prison, ne pas être ennuyé, ne pas me faire d'ennemi, bref pour ne pas perdre l'amour des autres dans le futur que je suis poussé à respecter autrui et à faire le bien[17]. Ainsi, la conscience peut désigner notre indépendance à l'égard de nos instincts. En ce sens encore elle est le fondement de notre liberté et de notre moralité.

[17] Cf. Freud : « Le mal est donc au début ce pour quoi on est menacé de perte d'amour », écrit-il dans *le Malaise dans la culture*, VII, p. 67.